

# Jean-Frédéric SCHAUB

EHESS

14 mars 2018, 15-17h, salle Jean Monnet, Sciences Po-CERI: 56 rue Jacob, 75006 Paris

## Titre

***Quelle histoire des catégories raciales ? Seulement contemporaine ou bien plus ancienne ?***

## Title

***What history for racial categories? Contemporary or much older?***

## Résumé

Faire de la recherche en histoire, comme dans les autres sciences sociales, suppose d'affranchir l'analyse de la question raciale des simplifications qui accompagnent les dispositions militantes. Il ne s'agit pas de prétendre à une situation surplombante, mais au moins de ne pas coller sans distance à l'urgence politique du moment.

La distinction raciale peut être repérée dans un spectre historique de très grande ampleur. On la voit à l'œuvre depuis que Pâris fils de Priam, élevé par des bergers loin de Troie, a manifesté à l'adolescence ses qualités princières, ou depuis que Moïse, hébreu élevé comme un fils de Pharaon, se révèle lui aussi pour ce qu'il n'a jamais cessé d'être. On la voit à l'œuvre lorsque de futurs parents, hétérosexuels ou homosexuels, expriment le désir qu'une fécondation soit rendue possible par le recours à du sperme qui coïncide avec l'image qu'ils ou elles se font de leur identité. De Priam et Moïse jusqu'à nous, la question politique posée est celle de la confusion des registres de la nature et de la société.

Dans cet immense terrain historique, toutes sortes de revendications peuvent avec raison trouver les arguments à opposer à des discriminations, à des ségrégations, à des crimes. En revanche, le travail des historiens ne doit pas consister à découper eux-mêmes au sein de ce terrain les épisodes et les arguments qui viendraient à l'appui de telle ou telle demande militante. Rien ne serait plus fâcheux que de laisser s'installer la concurrence, par elle-même normale, des objectifs militants au sein de la recherche. Certains attacheront de l'importance à la lutte contre les discriminations subies par les citoyens français issus de familles post-coloniales, d'autres souhaiteront lutter contre les meurtres de juifs et l'importation du conflit israélo-palestinien sur notre sol, d'autres encore voudront combattre l'idée que les Chinois sont tous riches et proies bonnes à agresser, d'autres refuseront l'hypothèse d'une universalisation du militantisme antiraciste par rejet de l'ambition universaliste, d'autres enfin s'attacheront à montrer que la hantise des unions mixtes n'est pas seulement le propre des racismes d'Etat mais également un mode raciste de régulation de communautés sous couvert d'essentialisme stratégique. La liste aurait pu être plus complète, bien entendu. Mon approche ne consiste pas à indexer ma recherche sur l'adhésion à l'une ou l'autre de ces argumentations.

Refuser la concurrence des revendications peut avoir pour conséquence d'adopter des positions qui suscitent l'interrogation. Dans les sciences sociales des trente dernières années, telles qu'elles se sont déployées aux Etats-Unis et en France, on observe deux phénomènes. Côté américain, on constate une superposition presque parfaite entre « race » et « color ». Cela n'a rien de surprenant à la mesure d'une traite négrière que l'on a raison de qualifier comme crime contre l'humanité et de législations

racistes - les lois Jim Crow - qui ont ciblé les descendants d'esclaves africains, selon des modalités qui n'ont pas été sans inspirer la législation nazie elle-même. Côté français, les chercheurs font porter l'accent sur la notion de « racisme sans race », tant il est vrai que les attitudes racistes contemporaines ne s'embarassent guère de phraséologie biologique. C'est tout particulièrement vrai du racisme anti-arabe, consécutif au ressentiment éprouvé en France par certains milieux au lendemain de la Guerre d'Algérie, et qui s'est traduit dans les années 1960-2000 par des meurtres (les ratonnades) visant, dans la plupart des cas, des ouvriers et des manœuvres venus du Maghreb, parfois engagés dans des organisations syndicales ou politiques à visée internationaliste.

La difficulté qui résulte de cette double tendance, confusion entre race et couleur, réduction du racisme à une reconduction des formes de la domination coloniale, tient à ce qu'elle laisse sur le côté des phénomènes historiques dont il est difficile de dire qu'ils ne relèvent pas de la violence à caractère raciste. Le capitaine Dreyfus non seulement était blanc de peau, mais encore son adhésion au modèle républicain faisait de lui un citoyen qui ne prétendait pas être porteur d'une histoire ou d'une culture étrangère à celle de la nation qu'il servait comme soldat. Doit-on en déduire que la poussée d'antisémitisme dont il fut la victime n'est pas un chapitre de l'histoire du racisme européen ? Au-delà, l'imposition de l'étoile jaune par le Gauleiter Goebbels aux Juifs de Berlin, y compris ceux qui étaient convertis et ceux dont seuls un des deux parents était juif, ne se rapporte ni à la couleur ni même à un rejet culturel. Faut-il en déduire, par l'absurde, que la politique nazie n'était pas raciste ?

Ces deux exemples invitent à élargir le spectre de la question raciale au-delà du phénomène du rejet de l'altérité. Pour reprendre les termes du grand livre de Claude-Olivier Doron, *L'homme altéré*, si l'on manque la question de l'altération, c'est-à-dire des processus politiques par lesquels des collectifs qui la veille ne se distinguaient pas finissent un beau jour par être redéfinis en tant que différents, on manque des pans entiers de l'histoire raciale. D'une part, ce faisant, on oublie que la catégorisation raciale a été d'abord et pendant des siècles une pratique intra-européenne avant d'accompagner l'expansion coloniale. D'autre part, on laisse dans l'ombre des processus en tout point semblables qui tissent l'histoire de bien d'autres régions du monde, au-delà de l'Europe.

Que les organisations militantes fassent leur marché à leur convenance dans l'ensemble des connaissances que les chercheurs essaient de produire de la façon la moins incohérente possible, voilà qui est à la fois inévitable et légitime. En revanche, les protocoles de la recherche ne doivent pas être orientés a priori en fonction des produits de marché qui trouveront preneurs et preneuses.

### **Abstract**

Doing research in History, as in any other social science, means detaching the analysis of racial issues from the unevitable simplifications that activist discourses usually entail. The idea is not to claim an overarching perspective, but rather, at least, to avoid clinging to current political emergencies.

The act of racial distinction can be located across a very large historical spectrum. It is manifest since Pâris, son of Priam, who was raised by shepherds far from Troy, started displaying his princely qualities as a teenager; or since Moses, a Hebrew raised like a son of Pharaoh, proved to be the one he had never ceased to be. It is manifest when future parents, be they heterosexuals or homosexuals, wish for a fertilization to happen by resorting to sperm that coincides with their self-representations. From Priam and Moses to today, the political issue that is raised is that of the conflation of nature and society.

Within this immense historical field, a wide range of political demands can rightly develop arguments against various forms of discrimination, segregation and crime. Yet, the task of the historian should not be to select within this field the episodes or arguments that are most likely to support such and such activist demand. Nothing would be more damaging than allowing the otherwise normal competition between activist orientations to build up inside the research world itself. Some attach importance to

fighting against the discriminations that befall French citizens hailing from postcolonial families; some want to tackle the issue of anti-Jewish murders and resist the importation of the Israeli-Palestinian conflict onto our territory; some wish to disprove the idea that all Chinese immigrants are rich and legitimate targets for attackers; others oppose the universalization of antiracist activism because they are wary of universalist claims in general; and others wish to demonstrate that anxieties about mixed marriages are not the preserve of State racism but can also be a racist way of regulating communities under the guise of strategic essentialism. This list is not, of course, exhaustive. But my approach does not consist in aligning my research with this or that orientation.

Refusing the competition between various trends of activism can lead to adopt positions that legitimately raise a few questions. In the French and American social sciences of the last 30 years, two phenomena can be observed. In the US, there is an almost perfect overlay between "race" and "color". This is not surprising given the history of the slave trade, which has rightly been labelled a crime against humanity, and of racist legislations - the Jim Crow laws - which explicitly targeted the descendants of African slaves, in a way that would later inspire Nazi legislations. In France, social scientists have put the emphasis on the notion of "racism without races", given that contemporary racist attitudes do not bother with biological phraseology. This is particularly true of anti-Arab racism, which derives from the resentment felt by some in France after the Algerian war, and which manifested itself during the 1960-2000s through racist murders (ratonnades) which, for the most part, targeted workers and laborers from North Africa, some of whom were active in trade unions or internationalist political organizations.

The difficulty that arises from this double movement - conflating race and color on the one hand and reducing racism to the reproduction of colonial domination on the other - is that it tends to leave aside historical phenomena that it would be unwise to cast outside the realm of racist violence. Not only was Captain Dreyfus' skin color white but as evidenced by his belief in the Republic model he was also a citizen who did not claim to be the bearer of a culture or history different from the nation he served as a soldier. Should we infer that the anti-Semitic upsurge he suffered from is not a chapter in the history of European racism? In addition, the imposition of the yellow star by Gauleiter Goebbels to Berlin's Jews, including those who had converted to Christianity or who had only one Jewish parent, had nothing to do with color or cultural difference. Should we conclude, absurdly, that Nazi policies were not racist?

These two examples invite us to enlarge the spectrum of the racial question beyond the simple rejection of alterity. To paraphrase the important book by Claude-Olivier Doron, *L'homme altéré*, if we fail to take into account the issue of alteration, i.e. political processes through which groups who yesterday were not distinct from one another end up being redefined as different, we obscure large parts of racial history. On the one hand, we forget the fact that racial categorization has been for centuries an intra-European practice, before going along with colonial expansion. On the other hand, we overshadow processes that are in every respect similar and that weave the history of many other world regions beyond Europe.

That activist organizations pick and choose as they see fit among the stock of knowledge that social scientists attempt to produce in the least incoherent way as possible, is both inevitable and legitimate. However, research endeavors should not be designed according to the political commodities that will find takers.

## **Discutant**

Patrick Simon

## **Textes de référence**

<https://www.politika.io/fr/notice/formation-categories- raciales>

*NB : ce compte-rendu de séminaire a été rédigé à partir des notes manuscrites, nécessairement imparfaites, prises par Juliette Galonnier lors de la séance. Il est possible que des erreurs ou des approximations s'y soient glissées.*

*NB: these seminar proceedings derive from the hand-written notes taken by Juliette Galonnier during the session. Imprecisions and mistakes may have slipped into the text.*

## **Compte-rendu par Juliette Galonnier**

### **Patrick Simon**

Nous avons l'honneur d'accueillir JF Schaub, dont l'ouvrage *Pour une histoire politique de la race* rentre directement en conversation avec le projet Global Race.

### **JF Schaub**

Je suis historien moderniste et mes travaux portent sur le 16ème et le 17ème siècle, soit bien avant 1945, même si tous les historiens modernistes sont en devoir de s'intéresser également au 20ème siècle.

J'aimerais partir du constat suivant: nous avons à peu près tous (pour une nuance sur ce point, voir les travaux de Magali Bessone) une approche constructiviste de la race. Il y a un consensus très large sur ce point en sciences humaines et sociales. Mais à part ça, tout le reste est en désaccord. Il y a en effet d'abord un désaccord majeur sur ce qui représente l'essentiel de la profession des historiens, soit l'activité de dater les choses et de déterminer le moment pertinent à partir duquel un phénomène devient identifiable. Les historiens sont en désaccord sur le moment d'émergence des processus de racialisation dans l'Histoire:

- certains historiens ont ainsi de bonnes raisons d'identifier dans le monde classique, grec et romain, des processus de racialisation (débat sur la "nature" des esclaves). Le désavantage d'une telle approche est qu'il revient à adopter une vision généalogique de la racialisation ("tout commence toujours à Athènes)
- d'autres historiens pensent que la racialisation émerge au cours des processus de Croisades (fin 12ème siècle-début du 14ème siècle), ces dernières fournissant l'image prototypique d'un Occident affrontant son Autre. Le problème de cette conception est qu'elle enferme la question de la construction raciale dans une vision trop statique: l'Occident vs. son Autre musulman.
- d'autres historiens encore constatent une coïncidence chronologique (qui n'est pas forcément une causalité) entre la production de taxonomies tirées de l'Histoire naturelle (Linné, Buffon, etc.) et le pic de la traite négrière. Selon eux, le moment des Lumières serait donc adapté pour démarrer l'histoire des processus de racialisation.
- d'autres enfin estiment que les processus de racialisation s'incarnent dans les lois Jim Crow, le régime nazi ou l'apartheid africain exclusivement, car c'est là qu'ils sont

le plus évident. Lorsqu'on joue cette carte on a en effet peu de chances de se tromper.

Tels sont donc les multiples désaccords. A cela s'ajoute la question de l'articulation entre attitudes militantes et travail savant. Certains historiens sont très engagés dans la dénonciation de toutes les discriminations, ce qui les conduit à donner une définition très large du couple race/racisme. A l'inverse, les mêmes refusent souvent que l'on applique cette définition à des situations historiques antérieures. Il y a donc des tensions et des contradictions. Cette tension entre militantisme et travail académique est particulièrement visible dans le cadre du mouvement décolonial en Amérique latine, incarné par des auteurs tels que Ramon Grosfoguel, Walter Dignolo à Duke, Enrique Dussel à Mexico. Ils promeuvent l'idée qu'on peut dater le temps zéro absolu du début de la question raciale à 1492. Or cette assertion est erronée pour deux raisons:

- elle ne prend pas en compte les processus de distinction intra-européens qui ont eu lieu avant 1492
- elle revient à considérer qu'il n'y a de racisme qu'europpéen, ce qui est historiquement faux de mon point de vue

Ma proposition consiste plutôt à adopter une approche dynamique des phénomènes. Ce qui compte ce n'est pas tant la confrontation avec l'altérité que la *fabrication* de l'altérité, un processus que Claude-Olivier Doron a admirablement mis en valeur dans son ouvrage sur l'altération. Mon terrain d'investigation à ce sujet porte sur les mondes espagnol et portugais (et leurs empires coloniaux). Dans mon travail, j'ai souvent buté sur deux tendances des études sur les questions raciales:

- côté américain, on remarque une quasi-identité entre les questions de race et les questions de couleur. Cela s'explique parfaitement au regard de l'histoire de ce pays mais cela produit tout de même des effets intellectuels et historiographiques problématiques.
- côté français, il y a une tendance à considérer que la question raciale serait une continuation de la situation coloniale en métropole et perdurerait au sein même de la membrane républicaine (avec la question du "racisme sans race")

Le problème est que si l'on s'en tient à ses deux définitions, alors l'affaire Dreyfus ne relève pas de la question raciale, puisqu'elle ne fait intervenir ni la couleur, ni la colonie.

Il nous faut donc une approche plus rigoureuse, qui place en son centre la question de l'altération. A ce titre, l'un des exemples les plus frappants d'altération se trouve dans le journal de l'écrivain allemand Victor Klemperer (1881-1960) qui relate en mars 1933 l'anecdote suivante : alors qu'il se rend à l'université de Dresde, il remarque une affiche qui proclame "tout livre écrit par un Juif doit porter la mention 'traduit en allemand de l'hébreu'". Le processus d'altération joue à plein ici. On transforme le même en différent, en impliquant que le juif ne peut penser qu'en hébreu, et qu'il ne saurait écrire en allemand.

L'un des autres thèmes centraux de mon travail est la question de la visibilité et de l'invisibilité. Cette question se trouve exemplifiée dans la pièce *Le marchand de Venise* de Shakespeare. A un moment, Shylock le juif se trouve en compagnie d'un marchand. Un troisième interlocuteur dit "who is the Jew? who is the merchant?" Il s'agit bien sûr d'un gag à destination de l'audience. Shylock avec son long manteau noir, et parfois un faux nez, est

évidemment juif. Tout le monde sait que c'est Shylock qui est juif, il est impossible de ne pas le reconnaître. C'est à un cas d'hyper visibilité que l'on a affaire ici.

L'histoire de l'Espagne offre de nombreux exemples d'altération. A la fin du 14ème siècle, l'Espagne connaît une série de pogroms contre des juifs (particulièrement en 1391). Ces pogroms entraînent des conversions massives au christianisme parmi les familles juives (par peur, par conformisme et parfois par conviction). Ces familles sont reçues à bras ouverts par les familles de la noblesse espagnole qui voient en elles de nouvelles possibilités d'alliances et d'accords. Au bout d'une cinquantaine d'années (c'est à dire à la génération des petits enfants), toutefois, un coup d'arrêt se produit. On estime que ces gens en ont bien profité et qu'ils ont obtenu suffisamment de postes et conclu suffisamment de beaux mariages. Il est alors décidé que dorénavant toute personne descendant de Juifs sera interdite de mariages et de postes à responsabilité. Se développe alors l'idée que ces gens n'ont *en réalité* jamais cessé d'appartenir au judaïsme en dépit de la conversion au christianisme de leurs grands-parents, plusieurs générations auparavant.

A cet égard, l'usage de la langue espagnole et portugaise est extrêmement important. Dans ces deux langues le mot converti "*converso*" désigne deux choses très différentes. Il désigne à la fois quelqu'un qui hier était juif et aujourd'hui est devenu chrétien ET quelqu'un dont les arrière arrière grands parents (parfois jusqu'à la 7ème génération) étaient juifs et se sont convertis au christianisme. C'est comme si le processus de conversion ne s'interrompait jamais et se prolongeait à travers les générations. C'est très important. Et c'est ce paysage politique et mental que les conquistadores qui se rendent en Amérique latine emportent avec eux.

Pour donner une définition de la race, on peut dire qu'il y a processus racial lorsqu'on postule que les caractères sociaux et moraux (ou culturels, religieux, politiques, etc.) des personnes et des groupes se transmettent de génération en génération à travers des vecteurs qui sont localisés dans les tissus et les fluides du corps humain (le sang, le sperme, le lait). Il y a donc nécessairement une dimension intergénérationnelle et qui fait intervenir le corps. Historiquement, on peut repérer trois grandes origines claires de la formation des catégories raciales:

- les oppositions entre conquérants et conquis
- les oppositions entre occupations nobles et ignobles
- les questions religieuses (être descendant de la bonne religion vs. être descendant de la mauvaise religion)

La question coloniale est évidemment centrale. Qu'est-ce qu'une situation coloniale? On en trouve une définition quasi parfaite dans une autre pièce de Shakespeare, *La Tempête*. On y trouve tous les ingrédients de la conquête coloniale:

- le remplacement d'une autorité politique endogène (Caliban) par une autorité politique exogène (Prospero)
- la confiscation des terres et des ressources et leur mobilisation pour les mettre à profit des populations nouvellement arrivées
- la production d'une idéologie pour justifier ces deux premiers points

Au vu de cette définition, on ne peut donc pas penser que l'Europe a un rôle exceptionnel ou exclusif de ce point de vue.

Enfin, la pensée raciste se caractérise également par une obsession de la fixité et de la dégénérescence.

A partir de là, j'aimerais contester les propositions de certains de mes collègues qui voient dans les situations coloniales un monde où tout est négocié, fluide et où les processus de racialisation seraient donc imparfaits (si tant est que des processus de racialisation "parfaits" existent). Trois exemples sont souvent donnés pour appuyer ce type de propos:

- certains pointent l'inadéquation entre les catégories existantes (métis, mulattos) et la réalité sociale. Or cet argument est absurde: les catégories publiques ne sont jamais adéquates à la réalité de la vie sociale.
- d'autres avancent l'argument de l'existence d'une certaine souplesse statutaire: certaines personnes parviendraient à échapper à leur statut racial. C'est en partie vrai et en même temps complètement faux. Si certains parviennent à évoluer, c'est uniquement au sein du monde subalterne. Mais en aucun cas, ils ne parviennent à devenir blancs comme les Espagnols. Il y a aussi le phénomène du passing, qui se traduit fiscalement par les "*gracias al sacar*", soit la possibilité pour certaines familles afrodescendantes à la peau claire d'acheter des certificats de blancheur (voir à ce sujet les travaux de Clément Thibaud). Cela est vu par certaines comme une preuve de souplesse. Or, ainsi que l'attestent les excellents travaux de Nella Larsen sur le passing: s'il y a nécessité de passing, c'est avant tout parce que la situation des Noirs est insupportable. Ce n'est en aucun cas une preuve de souplesse.
- d'autres encore mettent en avant le fait que en dépit des lois interdisant le port d'armes ou l'utilisation du cheval par les Noirs, les sociétés coloniales ont mis en place des milices comprenant des Noirs. (entre parenthèses, toujours dans Shakespeare, Othello était un grand soldat noir. S'il meurt, ce n'est pas parce qu'il était noir, mais parce qu'il a essayé de devenir Vénitien et donc de ne plus être noir). Cette participation des Noirs aux armées est vue comme signe de souplesse; Or les demi-Juifs aussi étaient enrôlés dans l'armée nazie. Cette mobilisation instrumentale des populations n'a rien d'un signe de souplesse.

J'aimerais enfin aborder une des questions les plus importantes à mes yeux: celle des métis. Là encore, une autre pièce de Shakespeare, Macbeth, peut nous éclairer. (entre parenthèses, la mise en scène actuelle de Macbeth au Théâtre de l'Odéon est fascinante car l'acteur principal qui joue Macbeth, Adama Diop est noir. Or ce baron écossais à la peau noire ne produit rien. Cela ne change absolument rien, du moins de mon point de vue de spectateur subjectif. Cela témoigne d'avancées fascinantes en termes de color blindness). Macbeth tue le roi d'Ecosse car les sorcières lui ont prédit qu'il irait sur le trône. Mais les sorcières prédisent aussi que Macbeth n'aura pas d'enfants et que le trône ira aux descendants de Banquo. C'est un cadeau empoisonné qu'elles lui font. Monter sur le trône sans avoir de descendance n'a aucun intérêt. Cela révèle que quelque chose d'acquis qui n'est pas transmissible n'est rien. Cette idée est très importante pour comprendre le problème métis sur le continent américain. Les conquistadores qui envahissent l'Amérique sont obnubilés par l'idée de la transmission (surtout qu'ils meurent très jeunes). Il n'y a pas de champ social imaginable sans transmission. L'ennui est qu'il n'y a pas de femmes européennes sur place. Ils recourent donc aux femmes locales, à travers divers moyens qui vont du viol au consentement. Dans les neuf mois après la conquête, cela a pour effet immédiat de produire une énorme population de métis. Mais est-ce qu'une population de métis produit une société métissée ? Rien n'est moins sûr car les métis ne sont pas les

égaux de leurs pères. La comparaison des registres de baptême et des registres de mariage le montre bien: dans l'immense majorité des cas, les enfants métis ne sont pas légitimes (car l'homme a rarement épousé la mère), même s'ils peuvent être aimés et reconnus. Il y a un certain nombre de conquistadors qui ont accepté d'épouser des princesses inca (car elles étaient du point de vue chrétien perçues comme "pures", à l'inverse des juifs corrompus). Mais leurs enfants restaient vus comme des bâtards. Les filles avaient éventuellement l'espoir de se marier avec un Espagnol de rang moindre : s'ensuivait alors un processus de blanchiment très rapide sur quelques générations, qui faisait oublier le ventre indien originel. Pour les garçons cependant, il n'était pas possible d'épouser des femmes blanches (car il n'y en avait pas). Le sort social de l'immense majorité d'entre eux fut de ne jamais pouvoir accéder aux statuts sociaux, patrimoniaux et maritaux.

A ce titre, on peut remarquer des parallèles édifiants entre la politique antijuive en péninsule ibérique et la politique anti-métis en Amérique latine. Espagne du 15ème siècle et l'Amérique du 16ème siècle se caractérisent par des phénomènes très similaires.

- En Espagne, la petite noblesse désargentée et pouilleuse se distingue en se déclarant plus "pure" que l'aristocratie qui a historiquement contracté de nombreuses alliances avec des familles juives et est donc "souillée". De la même manière, en Amérique, les Espagnols de rang moindre qui viennent d'arriver se définissent comme des Espagnols "purs" et "vrais" par rapport aux créoles (oligarques nés en Amérique) qu'ils décrivent comme souillés par leur ascendance indienne.
- A un moment en Espagne, la compagnie de Jésus et Saint Ignace ouvrent la possibilité aux descendants de conversos de devenir des prêtres jésuites (voir à ce sujet l'article de Pierre-Antoine Fabre, "La conversion infinie des conversos : enquête sur le statut des nouveaux chrétiens dans la Compagnie de Jésus au XVIIe siècle ", Annales, 1999/4). Mais très vite, les descendants de ces conversos sont considérés comme des Jésuites récemment convertis. Ils sont vus comme des néophytes perpétuels, comme si la conversion de leurs grands-pères était toujours en cours de réalisation. De la même manière, en Amérique latine, les conquistadors décident à un moment de créer des couvents pour éduquer leurs filles (notamment à Cuzco et Lima). Mais au bout de 20 ans, on s'aperçoit que les jeunes filles espagnoles portent le voile noir des membres confirmées de l'ordre, alors que les jeunes filles métis portent le voile blanc des novices, et ce quel que soit leur degré d'avancement dans l'ordre. C'est l'idée qu'une métis est toujours engagée dans un processus pour rejoindre le grade mais qu'elle ne peut jamais l'atteindre, en raison de son sang, qui est souillé.

Dans les deux cas, on a affaire à des phénomènes de racialisation et des pratiques racistes. Je termine par cette citation de l'anthropologue Nancy Farris qui dit que l'anthropologie physique du XX siècle nous a appris que les races n'existent pas. Mais cela ne nous autorise aucunement à projeter cette certitude dans le passé des sociétés humaines. Rien ne justifie de postuler que les gens de périodes plus anciennes avaient acquis, comme nous désormais, la conviction qu'il était absurde de diviser (ou même de décrire) les sociétés selon des catégories raciales. Nous avons affaire à des populations qui ignoraient ces découvertes récentes et pour qui la race était une réalité palpable.

### **Patrick Simon, discutant**

On peut distinguer trois tournants dans les approches scientifiques de la race:

- Tournant constructiviste. Le constructivisme n'est certes pas arrivé chez tout le monde, mais il fait consensus dans les sciences humaines et sociales. Or tu montres bien qu'une fois qu'on a dit que la race était une construction sociale, subsistent encore de très nombreuses différences, qui recourent partiellement les débats d'antan. Est-ce qu'on a résolu quelque chose en disant que la race est une construction sociale?
- Tournant cognitif (cognitive turn): il s'agit d'un champ assez fort en psychosociologie qui montre comment des mécanismes inscrits dans nos cerveaux informent nos pratiques sociales
- Tournant génétique: on assiste aujourd'hui à un retour d'une approche biologique de la race et il est certain qu'on aura du mal à s'en affranchir à l'avenir. Les sciences sociales doivent désormais le prendre en compte.

Je m'interroge sur ta définition de la race, qui est selon toi enclenchée lors qu'il y a des processus d'assignation sur la base d'une transmission générationnelle qui implique le corps. Selon toi, s'il n'y a pas de corps, il n'y a pas de race. Qu'est-ce que cela dit de la frontière que tu établis entre race et ethnicité?

J'ai une autre question sur les relations entre race et racisme. A ce sujet, il y a deux récits scientifiques qui ne sont pas congruents:

- pour l'un, la race est le produit du racisme: elle découle d'une mise en ordre du monde selon une pensée raciale à visée expansionniste. La race est ainsi ontologiquement raciste, elle sert un projet impérialiste et ne peut pas en être découplée.
- pour l'autre, la race est une perception du monde, sans volonté de hiérarchisation, seulement de description, et c'est uniquement dans la congruence avec des volontés d'expansion qu'elle produit des inégalités. La race serait ainsi indépendante du racisme.

Peut-on penser race et racisme de façon désimbriquée, séparée ?

Une autre de mes interrogations porte sur la question de la recherche située et de la position relativiste. Tu nous dis qu'on ne voit pas pourquoi quelqu'un qui n'est pas racisé lui-même ne pourrait pas travailler sur le racisme. Certes, mais la question de savoir comment la personne se situe est tout de même importante à prendre en compte, surtout lorsqu'il s'agit de chercheurs qui bâtissent une carrière sur la question de la race et du racisme. Quel est le régime de validité de ces critiques ?

Enfin, j'ai une dernière question sur la chronologie. Selon toi, la phase espagnole est la plus déterminante et ta démonstration est convaincante. Mais cela pose la question du degré de continuité des séquences historiques. Comment les séquences historiques se terminent-elles? A quel moment est-ce que les choses se défont ou ne se défont pas? Cela rejoint tout le débat sur le post-colonial et la question des "post-" en général. Il faut essayer d'identifier les transmissions, les généalogies, les archéologies.

### **Réponse de JF Schaub**

Sur la question du point de vue situé, je pense que Zadie Smith a donné la meilleure réponse à cette question dans un article récent (<https://harpers.org/archive/2017/07/getting->

[in-and-out/](#)) au sujet de la possibilité pour une artiste blanche (Dana Schutz) de représenter la souffrance noire aux Etats-Unis. Elle dit “moi je suis métis. Cela veut-il dire que je n’ai qu’une demi-légitimité pour parler de ces questions ?”. Zadie Smith dit bien sûr cela avec ironie. Si on entre dans ce type de discours, voilà ce qu’on obtiendra comme réponse. Ce type de position, qui dit qu’il y a des gens qui seraient mieux habilités que d’autres, en raison de leur position émotionnelle ou sociale, à étudier le racisme, est absolutisant et essentialisant.

A mon avis, il ne faut pas faire la confusion entre relativisme moral et relativisme méthodologique. A cet égard, je suis tout à fait ouvert pour faire la critique du faux universalisme européen. Mais il faut aussi rappeler que l’Europe n’a pas attendu la littérature post-coloniale pour faire son autocritique (voir Adorno, Montaigne, Shakespeare, Cervantés). L’Europe n’a cessé de conquérir le monde et de dire que ce qu’elle faisait était horrible.

Mes travaux se distinguent de ceux de PA Taguieff. Mon objectif n’est pas de faire l’exégèse d’auteurs racistes les uns après les autres. Je m’intéresse plutôt aux pratiques sociales de production de l’altérité.

Sur race et racisme, mon point de vue n’est pas de dire que la race existe indépendamment du racisme. Par contre, chronologiquement, je démontre que la question raciale ne pose avant la mise en place de processus coloniaux: il y a bien un racisme sans conquête, interne aux sociétés.

Sur le corps, j’aimerais citer un fait, auquel on ne pense jamais, mais qui a trait à la question raciale. A partir du 6ème siècle, en Europe, on cesse d’adopter. On continue de recueillir des orphelins bien sûr, mais on cesse de faire des héritiers non biologiques (comme César a pu le faire avec Brutus). L’Occident ne conçoit pas la possibilité d’une filiation qui ne soit pas physique et biologique. Donc quand on dit de quelqu’un qu’il est de notre “sang”, c’est à la fois une métaphore, mais pas que. Le sang est vu comme le siège de l’identité réelle, ce qui diminue les possibilités d’adoption. L’hérédité est une institution pilier de notre société. L’héritage est central, c’est une structure fondamentale.

La question de la “lourdeur et de la lenteur” est également centrale. Sur plusieurs générations, certains se situent du mauvais côté de la ligne de discrimination. A cet égard, Renaud Camus a eu il y a plusieurs années une phrase tout à fait révélatrice. Il a dit “pour un paysan, il faut trois ou quatre générations avant de pouvoir lire les classiques de la littérature française”. Il ne parle pas du tout de race ici et pourtant cela révèle sa conception naturaliste du rythme du changement social, indexée à une logique générationnelle. Il s’agit là d’une pensée éminemment raciste même si elle n’engage ni la couleur ni la colonie (il dit ses mots bien avant ses théories du Grand remplacement).

Cependant, cela ne veut pas dire que j’étends à l’infini le domaine de la question raciale. Je considère que toutes les formes de ségrégation collectives et cognitives ne sont pas raciales. Par exemple, la famille Peugeot était connue pour être protestante intransigeante: dans les usines Peugeot, il était impossible de devenir ouvrier spécialisé si on n’était pas protestant. Les classes ouvrières catholiques de Sochaux ou Montbéliard en souffraient, mais ne se convertissaient pas pour autant. Il s’agit là d’une discrimination à l’embauche, injuste, et de portée intergénérationnelle, mais je ne la définis pas comme raciale.

Sur la question du cognitif: nous passons notre vie à catégoriser les gens en mobilisant notre culture et nos expériences passées. C'est une activité mentale qui est inévitable et qu'on ne peut pas abolir. On passe notre temps à indexer les gens et il ne faut pas stigmatiser cette activité là.

### **Questions de la salle**

#### Daniel Sabbagh

Question de compréhension: vous avez posé la question de la datation adéquate de la question raciale et de sa dimension processuelle. Vous avez dit que l'option Croisades était problématique car l'Autre musulman était déjà préconstitué. Je ne comprends pas pourquoi.  
=> Réponse: dans le processus de Croisade, rien n'est familier aux croisés lorsqu'ils arrivent à Jérusalem. Ils disent "ils ne sont pas comme nous", point. Et ils détruisent tout. Il n'y a pas de processus ici. Ce qui est plus intéressant à mes yeux c'est comment on fabrique de l'altérité au sein d'un corps de citoyens.

Question: Le terme de "converso" se propage sur plusieurs générations. On pourrait en dire de même du terme "immigré" aujourd'hui en France que l'on continue d'appliquer à des personnes pourtant nées en France. Est-ce que cela témoigne de la racialisation de la société française.

=> Réponse: absolument.

#### Ary Gordien

Question: quelles sont les différences entre métis, Afrodescendants et autochtones?

=> Réponse: l'Amérique espagnole ménage un espace d'hypervisibilisation de l'identité indienne, à travers des espaces autonomes dirigés par des caciques et une mise en valeur culturelle. A l'inverse les Afrodescendants n'ont aucun référent de cette nature, il n'y a aucune mention du fait africain dans l'histoire de l'Amérique latine. Cela produit une différence politique considérable. La subalternité africaine est terrible.

Question: en quoi votre définition du racisme se rapproche ou se sépare de celle promue par les mouvements de l'antiracisme politique en France (BAN, PIR, etc.)?

=> Réponse: les stratégies militantes de non-mixité ne sont à mon sens valables que lorsque la situation l'exige, par exemple pour le féminisme des années 70 ou pour les mouvements séparatistes noirs de l'Amérique des années 60. Pensez-vous qu'en France il existe des situations de même intensité qui justifient la non-mixité?

Par ailleurs, je suis attaché au principe de l'universalisme méthodologique: on ne peut pas dire "je suis la mesure du monde". Si on dit cela, on ne fait plus de sciences sociales.

#### Christian Poiret

Si on accepte la définition de la race en termes d'hérédité et de transmission intergénérationnelle, alors qu'est-ce qui différencie le racisme de la société de castes?

=> pas vraiment de réponse